

Des lettres, des couleurs et des sociétés humaines : jalons d'un parcours amazonien

CATHERINE HEYMANN
CRIIA, ÉTUDES ROMANES
UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE

1. Que signifie aujourd'hui enseigner ou faire de la recherche à l'Université en civilisation hispano-américaine ? Quels objets étudient les civilisationnistes hispano-américanistes et avec quelles méthodes ? Pendant deux ans, un cycle de séminaires consacré à la notion de civilisation appliquée à l'aire hispano-américaine a été mené au sein du Groupe de recherche État, Culture, Nation dans le monde latino-américain (GRECUN) de l'Université Paris Nanterre. Après avoir rappelé le cadre institutionnel des Études en langues étrangères dans les filières universitaires de Lettres, Langues et Civilisations Étrangères et Régionales (LLCER) et de Langues Étrangères Appliquées (LEA), le texte de cadrage soulignait l'imprécision, voire l'ambiguïté du mot du point de vue théorique et méthodologique. Il pointait aussi les limites de son emploi à l'international, où le « champ de recherche [est] souvent mal compris à l'étranger, où le terme est inconnu, voire mal perçu ». Ainsi, dans l'Amérique dite latine, l'expression « civilisation et barbarie » forma-t-elle, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, un couple antagoniste touchant au politique, à l'économique et au culturel. La ville s'y opposait à la campagne, les projets modernisateurs à l'« immobilisme », le « progrès » à « l'archaïsme », les « civilisés » aux « sauvages ». Dans ses applications, le projet « civilisateur » a abouti, dans de nombreux cas, à l'expulsion des populations autochtones de leurs territoires, souvent accompagnée de leur élimination physique.
2. Cette réflexion sur un terme assurément polysémique, employé en l'occurrence pour désigner au sein des études de langues vivantes, un domaine qui ne relève ni de la langue proprement dite, ni de la littérature, ni aujourd'hui de l'image, n'est pas nouvelle. La civilisation est, en effet, un « ancien nouvel objet », présent dans les classes de langues dites modernes de l'enseignement secondaire français dès les premières années du XX^e siècle (Orobon, 2019 ; 122). La Société des Hispanistes Français (aujourd'hui

d'hui Société Française des Hispanistes et des Ibéro-Américanistes) a été à l'origine de plusieurs travaux sur le sujet. Lorsqu'elle a organisé à Paris ses premières Journées d'études (18-19 mars 1988), une enquête sur l'enseignement de la civilisation avait été envoyée aux sections et aux départements d'espagnol et de portugais des universités. Les résultats furent analysés et commentés par les conceptrices, Jacqueline Covo et Ève-Marie Fell (2007), ainsi que par Gérard Chastagnaret (2007). Lors d'autres Journées, consacrées à l'enseignement des langues (25-26 mars 1994), un atelier a porté sur « L'enseignement de la civilisation : outils pédagogiques et documents » dont le compte-rendu a été dressé par Jacques Maurice (2000). Les Actes des Journées d'étude organisées à Amiens (S.H.F., 2003) ont contribué à préciser les relations entre la civilisation et l'histoire, la civilisation et la linguistique, la civilisation et la littérature, la civilisation et l'image et, enfin, la civilisation et l'économie en raison de l'essor de la filière LEA. Une synthèse des termes du débat tel qu'il se posait alors, à savoir les rapports de la civilisation avec l'histoire, a été présentée par Jean-Louis Guereña (2003 ; 29-44). Son auteur soulignait la diversité disciplinaire intrinsèque de ce « vaste et multiple espace culturel (européen et américain de surcroît) qui englobe des études littéraires et linguistiques, historiques, sociologiques, ethnologiques, cinématographiques, musicologiques et qui a pris le nom d'hispanisme » (Guereña, 2003 ; 36).

3. On rappellera que l'histoire de l'hispanisme français a été lentement construite, depuis la fin du XIX^e siècle, par des philologues, des romanistes, des littéraires et des historiens. À titre d'exemple, Alfred Morel-Fatio (1850-1924), qui s'orienta plus tard vers l'enseignement et présida le premier concours de l'agrégation d'espagnol en 1900, était archiviste-paléographe. Si Marcel Bataillon (1895-1977) était agrégé d'espagnol (1920), Robert Ricard (1900-1984) l'était de lettres classiques (1920). Avant eux, Ernest Martinenche (1869-1941) avait obtenu une agrégation de lettres en 1891. Pour sa part, le champ de l'américanisme a été dès ses débuts (dans le dernier quart du XIX^e siècle) multidisciplinaire, réunissant des archéologues, des ethnologues, des linguistes et des géographes du monde entier travaillant sur l'Amérique. Il s'est ensuite diversifié progressivement pour inclure l'étude de la littérature, de l'histoire et des civilisations étrangères, aussi bien du point de vue culturel que géographique et économique, ces domaines étant, dans le cas français, progressivement « absorbés » dans la seconde moitié du XX^e siècle par les cursus universitaires « hispaniques »

(Marcilhacy, 2024 ; 155-188). Les noyaux d'origine – l'archéologie précolombienne, l'anthropologie et les langues indigènes américaines – ont relevé d'autres disciplines scientifiques.

4. Les éléments témoignant de l'émergence d'un latino-américanisme français dans la première moitié du XX^e siècle furent fondamentalement l'expression d'une volonté politique d'expansion culturelle et universitaire visant à favoriser les contacts intellectuels entre la France et les « républiques sœurs ». Le *Groupement des universités et des grandes écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine* vit ainsi le jour en 1908. Il s'agissait de promouvoir une identité latine, dont bulletins et revues alors créés étaient les relais (*Bulletin de l'Amérique latine*, *Revue de l'Amérique latine*). Des impératifs d'ordre politique et économique sous-tendaient cette orientation : il fallait encourager les échanges commerciaux et ne pas laisser l'Amérique latine aux seuls États-Unis, non plus qu'à la Grande-Bretagne, à l'Allemagne ou à l'Italie. En 1949, Marcel Bataillon, qui venait d'effectuer un voyage au Pérou, publia un texte sous le titre « Notre hispanisme devant l'Amérique » (Bataillon, 1949 ; 1-7), dans lequel il prônait un changement de perspective pour l'hispanisme français historiquement tourné vers l'Espagne. Il mettait tout particulièrement en relief l'émergence d'objets de connaissance « attrayants » et « nourrissants » et appuyait son propos sur la publication, de 1944 à 1948, d'une liste d'ouvrages par le Fondo de Cultura Económica de México dans la collection *Tierra Firme*. Il en tirait des conclusions touchant aux politiques éducatives – besoin d'un budget conséquent pour acheter des livres, création de chaires spécialisées distinguant le domaine péninsulaire et latino-américain – et aux évolutions disciplinaires nécessaires. Quelques années plus tard, premier président de la S.H.F., il écrivait :

ce que représente le monde latino-américain, par son étendue, sa diversité, les problèmes que pose son expansion et aussi par sa vigueur et l'originalité d'une culture qui s'affirme d'année en année, au point de rivaliser maintenant avec celle des pays européens dont elle est issue, ce monde est une réalité que nul n'est en droit d'ignorer (cité par Botrel, 2024 ; 62).

5. Une lente et complexe mais réelle évolution s'opéra au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, qui aboutit à la reconnaissance de la légitimité scientifique et académique de l'hispano-américanisme.
6. De manière générale, jusqu'aux années 70, le partage entre civilisation et littérature dans les programmes des concours de l'enseignement, aux-

quels l'organisation des études de langues vivantes était historiquement liée, ne se posait pas, puisqu'ils étaient construits exclusivement sur une sélection d'œuvres littéraires. Dans l'enseignement supérieur, la réflexion sur la civilisation a été récurrente, son absence d'ancrage disciplinaire de nature à doter les étudiants d'une base méthodologique solide dans le champ spécifique des sciences humaines ou sociales étant souvent souligné. Sylvie Mégevand rappelle, avec justesse, qu'un des objectifs majeurs de la filière LLCER étant la formation des futurs enseignants d'espagnol du secondaire, la civilisation, conditionnée par la préparation aux concours de recrutement, a privilégié le commentaire de document « au détriment de la formation disciplinaire théorique et méthodologique, de l'approfondissement thématique et de la recherche » (Mégevand, 2013 ; 70). C'est précisément cette filière qui est mentionnée dans l'article de deux spécialistes des États-Unis, publié en 2018. Son titre est explicite : « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot 'civilisation' ne convient plus en études étrangères ». Les auteures y affirment « que ce qui pouvait autrefois faire la force de la 'civilisation', à savoir son caractère passe-frontières fait aujourd'hui sa faiblesse et lui donne une allure de bricolage » (Caron et Diamond Rolland, 2018). Le même grief que celui invoqué précédemment est que la « civilisation » ne s'appuie structurellement sur aucune formation disciplinaire.

7. En 2019, dans le sillage de la réflexion initiée par son Pôle Nord-Est, l'Institut des Amériques (IdA) a souhaité que le débat soit approfondi à l'occasion de son Congrès au Campus Condorcet. Une table ronde organisée par Jean-Paul Rocchi, africaniste-américaniste, et moi-même, s'est tenue sous le titre « Malaise dans la 'Civilisation'? Études culturelles, transaméricanité et transdisciplinarité », qui a réuni des spécialistes des aires géographico-culturelles anglophone, hispanophone et lusophone. Le texte de présentation était le suivant :

Déférant à la « barre de la raison », comme à celle de la « conscience », la civilisation dite « européenne » ou « occidentale », Aimé Césaire écrivait en 1955 « que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand *téocalli*, ni Pizarre devant Cuzco (encore moins Marco Polo devant *Cambaluc*), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur ; qu'ils tuent ; qu'ils pillent, qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités ; que les baveurs sont venus plus tard ; que le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : *christianisme* = *civilisation* ; *paganisme* = *sauvagerie*, d'où ne pouvaient que s'ensuivre d'abominables conséquences coloniales et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres ». Pourtant, Césaire reconnaît que « mettre les civilisations différentes

en contact les unes avec les autres est bien ; [...] qu'une civilisation, quel que soit son génie intime, à se replier sur elle-même, s'étiole ; [...] et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie » (*Discours sur le colonialisme*, Présence Africaine, p. 9-10) [Éditions Présence Africaine, Paris, 1955, discours prononcé par Aimé Césaire à l'Université Internationale de Floride, Miami, suivi de *Discours sur la négritude*].

8. Plus d'un demi-siècle plus tard, cette ambivalence historique continue de travailler les études de langues et cultures étrangères et régionales, particulièrement anglophones, hispanophones et lusophones, où la dénomination disciplinaire de « civilisation », alors qu'elle a pu signifier la fin de la tutelle de la littérature, suscite un malaise grandissant, tant le nom évoque un passé qui ne passe pas, une théodicée épistémique et une hiérarchie des savoirs recomposée, étouffant les champs émergents, tels les Études Culturelles, prisonnières de ces « équations malhonnêtes » fustigées par Césaire, tout comme les cultures minoritaires dont elles sont issues. Les vocables « histoire et culture » se substituant, dans les études nord-américaines et latino-américaines, à celui de « civilisation », ne risquent-ils pas de suppléer à l'*aggiornamento* scientifique et institutionnel profond pourtant nécessaire que laissent déjà entrevoir la théorisation des pratiques inter et transdisciplinaires et le développement des études aréales ?
9. À l'issue des débats, un double constat a été fait : d'une part, un ancrage désormais solide de la civilisation, d'autre part une grande diversité qui peut être vue comme une faiblesse mais également comme une force et une richesse. Au-delà d'un changement d'appellation et de l'intégration de champs émergents, il s'est surtout agi de réfléchir à la façon dont peut être définie la civilisation aujourd'hui, comment elle se conçoit, comment elle est pratiquée, comment elle s'insère au sein de la recherche et de l'espace institutionnel et avec quelle fonction civique.
10. Dans la perspective de rendre compte plus spécifiquement du développement de la dimension interdisciplinaire dans la recherche hispano-américaine, j'évoquerai ici les grandes lignes du parcours qui a fait de moi ce que l'on nomme aujourd'hui une « amazoniste ». Ce terme, on l'imagine aisément, n'existait pas il y a une trentaine d'années, qui plus est au sein des « Études romanes », c'est-à-dire la Section 14 du Conseil national des Universités (CNU), dont relèvent les enseignants-chercheurs et les enseignantes-chercheuses hispanistes et hispano-américanistes. Je commencerai

par quelques observations, destinées à rappeler les contextes – de formation et professionnel – dans lesquels s’est situé ce parcours, avant d’en distinguer les étapes et de voir comment s’y sont articulées les branches constitutives de l’hispano-américanisme, enrichies de l’apport d’autres disciplines.

Contextes

11. L’activité d’enseignante-chercheuse qu’il s’agit de retracer ici s’étend de 1993, date de mon recrutement en tant que Maîtresse de conférence (l’emploi du masculin prévalait alors pour désigner la fonction) à l’Université d’Angers, jusqu’à mon départ à la retraite, à la fin de l’année 2019. Cette candidature avait été rendue possible par l’obtention en 1983 d’un doctorat de Troisième cycle en Études latino-américaines à l’Université de Paris X Nanterre. Pendant la décennie qu’encadrent ces deux dates (1983-1993), j’avais enseigné dans les deux cycles du secondaire (collèges et lycées dans l’Académie d’Amiens) et dans l’enseignement supérieur (BTS et classe préparatoire en région parisienne) en tant que professeure certifiée, puis agrégée d’espagnol. Telles avaient été les recommandations du président du jury de thèse, Bernard Sesé, éminent traducteur de la littérature classique espagnole, qui, en collaboration avec Sylvie Léger-Sesé, avait aussi traduit une œuvre maîtresse de l’écrivain péruvien Mario Vargas Llosa, *Conversación en La Catedral*, ainsi qu’un recueil de nouvelles, *Los cachorros*. À l’issue de la soutenance, il avait accompagné ses félicitations du commentaire suivant : « Maintenant, il vous faut faire vos classes ». L’expérience professionnelle dans l’enseignement secondaire était une étape constitutive de l’acquisition du « métier ».
12. Dix ans plus tard, en 2004, dans le cadre de la réflexion rétrospective que constituait l’élaboration du mémoire de synthèse demandé pour l’Habilitation à diriger les recherches, j’écrivais : « L’expérience de l’enseignement secondaire ne m’a jamais coupée de l’aventure intellectuelle. L’une a nourri l’autre et le nouveau statut d’enseignant-chercheur universitaire n’a pas modifié ce point de vue. Il a créé les conditions favorables à une recherche. » Si une telle affirmation semblerait difficile aujourd’hui, la liaison entre les deux degrés d’enseignement était alors une donnée réelle dans un système éducatif relativement bien articulé. La diversification des

langues, conçue dans le cadre de la construction européenne, avait tenu une place importante dans le projet de « reconstruction de l'école » (Urrutia, 1968) à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Cette volonté politique s'était traduite par une phase d'expansion sans précédent de l'enseignement de la langue espagnole (LV2), appuyée par une formation solide du corps enseignant et par le dynamisme de nouvelles collections de manuels qui ne dissociaient pas l'acquisition et la pratique de la langue vivante des contenus culturels. Cet état de fait créait des conditions propices à l'acquisition de savoirs diversifiés qui reliaient les mondes passés et contemporains, à partir de « supports » très variés : textes (essentiellement littéraires, mais aussi journalistiques), peintures, photographies, « nueva canción », le tout de nature à susciter la curiosité intellectuelle, l'ouverture d'esprit et l'esprit critique. À ces facteurs internes, il convient d'ajouter d'autres éléments comme l'impact des contextes politiques de l'Amérique latine des années 1970 et les activités qu'ils purent susciter dans certains établissements parisiens (ce fut le cas au lycée Honoré de Balzac, dans lequel je fis mes études), où furent accueillis des artistes hispano-américains en exil comme le chanteur et compositeur uruguayen Daniel Viglietti (1939-2017).

13. Un autre volet est lié aux rencontres à l'université, d'abord en tant qu'étudiante : avec Charles Minguet, spécialiste d'Alexandre de Humboldt, directeur du mémoire de Maîtrise et futur directeur de thèse (Université de Paris X - Nanterre) ; plus tard, avec Bernard Lavallé, spécialiste d'histoire coloniale et du Pérou (Sorbonne Nouvelle - Paris 3), qui allait devenir le garant du projet d'Habilitation à diriger des recherches. Il faut y ajouter le travail réalisé avec les collègues, en tant qu'enseignante-chercheuse, en premier lieu à Angers. À partir de 1996, une *Équipe Langues*, qui réunissait des anglicistes, des germanistes, des hispanistes et des italianistes, spécialistes de littérature et de civilisation, a choisi d'étudier les rapports entre Histoire et Littérature dont j'ai eu l'honneur de coordonner le cycle de séminaires (1996-2000). Cette réflexion commune a débouché sur une publication, *Le roman et la guerre* (2000), dont l'écriture de l'introduction, en collaboration avec Jacques Gandouly, spécialiste de la République de Weimar, a été un exercice des plus formateurs. Plus tard, à l'Université Toulouse II - Le Mirail où j'avais été recrutée comme Professeure (2004), l'Institut pluridisciplinaire pour les études sur les Amériques à Toulouse (appelé IPEALT de 1985 à 2010, moment où il s'est ouvert à l'Amérique du Nord et a déve-

loppé les recherches sur les échanges transaméricains) a été un lieu de dialogues et de recherches permanent avec les historiens, les géographes, les anthropologues, les politistes, les économistes et les spécialistes des productions culturelles dans le monde latino-américain. Les principaux champs disciplinaires de l'IPEAT étaient et sont toujours les sciences humaines et sociales. Ayant obtenu ma mutation à Nanterre en 2013, outre le travail avec les hispanistes, j'ai tissé des liens avec l'EREA/LESC (Enseignement et recherche en ethnologie amérindienne/Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie comparative) et des activités scientifiques communes ont été organisées, dont « La peinture 'indigène' contemporaine en Amérique latine » (2015) et « Amazonies et ressources naturelles : exploitation, revendications et représentations » (2019).

Le temps des explorations (1983-1993)

14. Le titre du travail de Troisième cycle était « La violence dans l'œuvre de M. Vargas Llosa ». Je me proposais d'y étudier d'abord les formes institutionnelles de cette violence, puis les formes sociales et, enfin, les modalités narratives et stylistiques, elles-mêmes vecteurs de « violences » artistiques. Il s'agissait de montrer comment l'écrivain péruvien s'employait à réduire l'abîme qui sépare le fait littéraire de la réalité par la recherche de formes appropriées. Son travail sur la phrase, la grammaire et la langue, outil mais surtout témoin d'une époque, et sur les formes narratives « révélait » la violence d'un pays et les convulsions d'une société profondément clivée. L'homologie était flagrante pour le corpus alors retenu.
15. Ce qui est resté, à coup sûr, de ce premier travail, c'est la conviction (et la production ultérieure de l'auteur n'a en rien modifié ce jugement) que *La casa verde* est le roman le plus abouti de Vargas Llosa sur le Pérou et que, de toutes les histoires que l'auteur y développe, celle qui racontait le voyage de deux personnages sur les fleuves amazoniens sur fond d'exploitation du caoutchouc m'avait le plus frappée. En 1982, un livre venait d'être publié : *L'Amazonie péruvienne* d'André-Marcel d'Ans, qui m'a accompagnée alors que j'achevais la rédaction de la thèse. L'étude de cet anthropologue belge faisait surgir une Amazonie péruvienne aux réalités écologiques, sociopolitiques, anthropologiques et historiques complexes. Il y avait là comme un nouvel horizon. Cela étant dit, il serait aussi artificiel qu'inexact

de prétendre que le lien entre le travail consacré à Vargas Llosa et celui de l'Habilitation qui a porté sur l'Amazonie péruvienne s'est imposé à moi de manière immédiate. L'élargissement de la réflexion (en particulier sur la construction d'une identité régionale) et de l'analyse de textes littéraires vers les approches et les pratiques d'autres disciplines s'est opéré progressivement. À l'issue du doctorat de Troisième cycle, j'avais en effet déposé un sujet de thèse d'État dont l'intitulé était « Recherche épistémologique sur les rapports entre l'histoire et la littérature en Amérique latine ». Les périodes et les aires géographiques devaient être définies après la lecture d'un programme copieux d'œuvres sur l'ensemble des pays américains. Au fil du temps et des réformes (dont la suppression de la thèse d'État dans le courant de l'année 1984), je repris une partie de la réflexion engagée à partir de ces lectures et je choisis de travailler sur une aire en cohérence avec le pays qui avait fait l'objet de la thèse de Troisième cycle : ce fut l'Amazonie péruvienne.

L'Amazonie péruvienne : histoire et histoires (1993-2004)

16. Les voyages effectués dans cette région entre 1997 et 2003 furent un élément essentiel de cette nouvelle étape. Ils répondaient à deux objectifs. Le premier était la nécessité, pour moi impérative, de connaître « concrètement » ce vaste espace, en étant consciente des limites de la démarche : d'une part, le temps dont je disposais (subordonné aux périodes de vacances universitaires) et, d'autre part, l'ampleur du territoire. Mes séjours se sont donc déroulés pour l'essentiel dans la *Selva baja*, avec quelques incursions dans la *Selva alta*. Le second objectif était la nécessité d'avoir accès à des ouvrages et à des revues que je n'avais trouvés nulle part ailleurs. De ce point de vue, les heures passées à la Bibliothèque amazonienne d'Iquitos – 24.000 ouvrages, plus d'une centaine de journaux locaux dont *El Oriente*, *El Matutino*, *La Región* dans l'Hémérothèque – sont inestimables. Outre son rôle de préservation d'ouvrages et, de manière plus générale, des documents dans une région où la conservation des archives n'avait pas de tradition, cette Bibliothèque (la seconde pour l'Amérique ibérique, après celle de Manaus), liée à la création, en 1972, du Centro de Estudios Teológicos de la Amazonía (CETA), a été le cœur d'un projet de « rapatriement de l'information » destiné à recréer la réalité historique. L'ambi-

tieuse collection scientifique Monumenta Amazónica a poursuivi sa route, en dépit des difficultés de tous ordres.

17. La lecture d'un ouvrage désormais « classique », *Perfiles de la Amazonía peruana* (San Román, 1975) – dans lequel l'auteur établit une périodisation, contextualise l'histoire amazonienne et rend compte d'un *continuum*, là où dominait l'idée d'une discontinuité, voire d'une absence d'histoire –, a été, pour moi, l'un des premiers jalons dans la connaissance et la compréhension de l'histoire de la région. San Román fait partie de ces chercheurs, venus d'horizons différents, qui se sont employés à déchiffrer un passé longtemps ignoré, dont l'image très globalisante figurait un lieu opaque, tandis que l'historiographie nationale continuait de tenir l'Amazonie pour un espace marginal. Un autre ouvrage, issu de l'anthropologie, a été une autre source de réflexion : *Hacia la Tierra sin mal. Estudio de la religión del Pueblo en la Amazonía* (Regan, 1983). Leurs démarches sont complémentaires : là où l'historien se livrait à une analyse politique, économique et sociale de l'histoire de l'Amazonie, en particulier indigène, l'anthropologue explore les constructions spirituelles et religieuses, le terme étant entendu au sens large, avec les nouvelles grilles offertes par les sciences sociales. La conception de son livre (à base de témoignages) débouche sur l'élaboration d'une véritable histoire orale, pionnière dans l'historiographie des années 80.
18. Un autre élément, et non des moindres, est lié à l'immersion dans l'actualité d'alors en Amazonie péruvienne. En milieu urbain, mon observatoire favori a été la rue, qui permet de capter la vie dans toutes ses composantes humaines, sociales, économiques, architecturales ou artistiques. Par ailleurs, les expériences « riveraines » (c'est-à-dire concernant les populations fixées le long des fleuves) ont contribué à me faire comprendre le milieu dans lequel je me trouvais, avec la mise en évidence d'une contradiction majeure : la possibilité de maintien d'une société essentiellement rurale dans une économie capitaliste globalisée et prédatrice. Enfin, une expérience marquante a été la visite de la Réserve de Pacaya-Samiria (nord-est du Pérou) dans son double aspect de zone éco-touristique et de territoire ayant connu des catastrophes écologiques liées à l'exploitation des hydrocarbures, dont sont régulièrement victimes les communautés indigènes vivant dans plusieurs des bassins de la réserve.

19. Dans la série d'articles qui furent issus de cette période, six thèmes peuvent être dégagés :
- les formes du contrôle de l'espace et de ses matières premières à travers la maîtrise des accès et de la circulation,
 - le caoutchouc latino-américain dans l'économie internationale,
 - les redéfinitions territoriales (avec la Bolivie, le Brésil et la Colombie) qui furent liées à son exploitation, soit un chapitre important des relations internationales dans les pays du bassin amazonien,
 - la résistance indigène en Amazonie « péruvienne » depuis l'époque de la Colonie, qui avait été mise en relief grâce à des travaux novateurs en ethnohistoire,
 - l'histoire religieuse, avec la reprise missionnaire en Amazonie à partir du pontificat de Léon XIII,
 - les représentations artistiques réparties en deux sections : l'une littéraire et l'autre visuelle (films).
20. La maturation de ces réflexions a débouché sur un travail inédit de HDR intitulé « Écrire la *Selva*, un chapitre méconnu de la littérature péruvienne. Aux confins de plusieurs disciplines », avec un jury composé de représentants des études littéraires, historiques et anthropologiques. J'avais alors tenté de mettre en évidence comment, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, commença à se dessiner une géographie littéraire propre à l'Amazonie péruvienne, inscrite dans la littérature hégémonique en espagnol, avec les formes de la littérature occidentale savante. Dans le cas du Pérou, en un peu plus d'un siècle, on observe l'éclosion progressive d'une littérature produite par plusieurs générations d'écrivains qui passent d'une représentation régionale centrée sur la célébration de la nature à une vision qui interroge les racines et l'identité de la région, en particulier grâce à l'essor des sciences sociales. Adoptant une perspective scientifique et critique, ces auteurs éclairent des réalités humaines et sociales absentes ou à peine effleurées jusqu'alors, tout en essayant de trouver des formes esthétiques nouvelles. Se centrant sur « l'homme amazonien », ils abordent la représentation de l'autochtone comme constitutif du « profil social » de la *Selva*. Dans les années 1980-1990, la littérature écrite depuis l'Amazonie péruvienne traite la question de l'identité à travers divers thèmes : l'histoire, les

traditions orales indigènes, la « pensée magique » indigène qui imprègne l'ensemble de la société métissée amazonienne dans une version *sui generis* du réel-merveilleux américain.

Amazonie péruvienne (de 2004 à aujourd'hui) : une approche historique et culturelle

21. Les limites que supposait un travail consacré à la littérature écrite en espagnol en Amazonie péruvienne depuis le XIX^e siècle ne m'avaient, bien sûr, pas échappé : limites liées à la langue, mais aussi à la mise en relief de l'écrit dans des sociétés où primait l'oralité. Le développement de nouvelles formes et de nouvelles pratiques, dont l'appropriation et la réélaboration de la conception occidentale de l'art, en particulier pictural, par des artistes autochtones d'Amazonie péruvienne, ainsi que l'émergence de l'auto-translation littéraire, ont ouvert, ces vingt dernières années, la voie à de nouvelles représentations. Elles ont construit un espace de dialogue interculturel, doté d'un potentiel politique qui n'exclut pas les innovations esthétiques, tout en étant en adéquation avec les revendications des mouvements indigènes.
22. L'émergence de mouvements autochtones en tant que force sociale, le travail d'organisations ou d'associations et la reconnaissance constitutionnelle du caractère pluriculturel du Pérou (1993) ont entraîné la mise en œuvre de politiques destinées à protéger les droits et les territoires des peuples indigènes, à réduire, dans des proportions très variables – et parfois avec des reculs –, les disparités économiques et à encourager et valoriser leurs traditions et leurs pratiques culturelles. Ainsi les politiques d'éducation interculturelle bilingue ont-elles pu contribuer, là encore dans la mesure et la limite des moyens mis à leur disposition, à la pérennisation de savoirs traditionnels et à la formation et à la production d'une culture matérielle. La fin du XX^e siècle et les premières décennies du XXI^e ont ainsi vu l'apparition de propositions artistiques nouvelles, ouvrant la voie à des représentations de leur(s) histoire(s) et de leurs cultures par ces peuples autochtones. Cette évolution a constitué un point d'ancrage majeur dans l'évolution de ma recherche.
23. Le recrutement à l'Université de Toulouse II - Le Mirail, puis à Paris - Ouest Nanterre La Défense (aujourd'hui Paris Nanterre) a fait qu'une partie

de mes enseignements de Licence mais surtout les séminaires de Master 1 et 2 Recherche et Master Professionnel portent sur les Amazonies. Quatre axes les ont structurés : construction identitaire dans les Amazonies hispaniques ; matières premières et histoire du caoutchouc ; rapports entre histoire et littérature dans les pays du bassin amazonien ; peinture amazonienne contemporaine. À titre indicatif, « L'Orient péruvien : un nouvel Eldorado (1880-1914) ? », « Or blanc ou 'caoutchouc rouge' ? Les ambiguïtés d'une matière première (Pérou, Colombie, Brésil) », « Géopolitique et Amazonies hispaniques », « Évolution de la représentation de l'Amazonie péruvienne : du récit de Gaspar de Carvajal à la production écrite depuis l'Amazonie », « Représentations du monde amazonien : récits des chroniqueurs et des missionnaires jésuites (XVI^e-XVIII^e s.) », « Évolution de la figure du 'primitif' dans les représentations artistiques (littérature et peinture, XX^e- XXI^e s.) » sont autant d'intitulés de séminaires de recherche que j'ai partagés avec les étudiants et les étudiantes. Tous procédaient d'une volonté d'articuler histoire, histoire culturelle, littératures et arts visuels d'Amazonie, enrichis des éclairages et des apports d'autres disciplines. L'anthropologie et, à un degré moindre, l'ethnologie ont été les disciplines qui m'ont permis le partage d'objets d'étude communs.

24. Au moment de conclure, on soulignera une fois encore combien les mots, toujours ancrés dans une époque et une histoire, sont à la source de questionnements renouvelés. Avec le développement de l'histoire culturelle et, surtout, la diffusion des *Cultural Studies* en France depuis une vingtaine d'années, le débat relatif à l'enseignement de la « civilisation » a été réactivé, en particulier chez les américanistes, terme à comprendre comme les enseignants-chercheurs et enseignantes-chercheuses travaillant sur les Amériques dans les départements universitaires français de « langues étrangères », en l'occurrence l'anglais, l'espagnol et le portugais. Interrogeant la notion elle-même, les méthodologies diverses qui peuvent y être mises en œuvre, la pertinence du vocable, le Congrès de l'IdA (2019) a permis de mettre en évidence ce qu'ont en partage aujourd'hui les spécialistes des États-Unis et ceux de l'Amérique dite latine, mais aussi leurs spécificités, voire leurs divergences, liées à l'histoire de leurs traditions disciplinaires respectives et à des modèles propres. Pour les hispano-américanistes, on mesure le chemin parcouru depuis les Journées d'études de la S.H.F. de 1994 où le rédacteur, lui-même hispaniste, concluait son compte-rendu en exprimant le vœu que le prochain débat sur le sujet de la civilisa-

tion « soit animé conjointement par un péninsulaire et un américaniste » (Maurice, 2000 ; 109). Désormais bien assise, la recherche en civilisation hispano-américaine, et donc des thèses potentielles, a évolué sous l'effet des nouvelles approches scientifiques qui, dans un monde globalisé, prennent en compte, entre autres, la dimension transnationale, les interconnexions (Amérique du Nord, Amérique latine et Caraïbes, par exemple), les dynamiques de circulation des hommes, des idées, des techniques et des ressources ou la constitution de réseaux. Interculturalité, transculturalité, interdisciplinarité et transdisciplinarité irriguent aujourd'hui les travaux et les manifestations scientifiques des civilisationnistes hispano-américanistes.

Bibliographie

D'ANS André-Marcel, *L'Amazonie péruvienne*, Paris, Payot, 1982.

BATAILLON Marcel, « Notre hispanisme devant l'Amérique », *Les Langues Néo-Latines*, n° 112, 1949, p. 1-7.

BOTREL Jean-François, « L'enseignement de l'espagnol et l'histoire », *Les Langues Néo-Latines*, n° 337, juin 2006, p. 85-89.

_____, Jean-François, « Las asociaciones nacionales e internacionales de hispanismo y el fomento del hispanismo científico », in Antonio Niño (éd.), *Hispanismo. La cultura hispánica interpretada desde el exterior*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2024, p. 43-77.

CARON Nathalie et DIAMOND ROLLAND Caroline, « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot "civilisation" ne convient plus en langues étrangères », *The Conversation*, 26 août 2018. <https://galet.hypotheses.org/78>, Consulté le 20 mars 2024.

CHASTAGNARET Gérard, « Compte-rendu de la commission 'Civilisation' », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 13 juin 2007. Consulté le 24 mars 2025. <http://journal.openedition.org/ccec/112> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccec.112>

COVO Jacqueline et FELL Ève-Marie, « L'enseignement de la civilisation », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 12 mai 2007. Consulté le 27 mars 2025. <http://journals.openedition.org/ccec/114> ; DOI : <https://doi.org/10.400/ccec.114>

GUEREÑA Jean-Louis, « Civilisationnistes ou historiens ? », *S.H.F et Carmen Vásquez (éd.), La civilisation en questions. Actes des journées d'études de la Société des Hispanistes français*, Paris, Centre d'Études Hispaniques d'Amiens, Indigo, 2003, 147 p., avec une préface de Jacques Soubeyroux, p. 29-44. Texte intégral dans *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 13 mai 2018. Consulté le 22 février 2025. <https://tinyurl.com/bvkrmb2c> ; DOI : <https://doi.org/10.400/ccec.117>

HUERTA Mona, « Un médiateur efficace pour la coopération scientifique française : le Groupement des universités et des grandes écoles de France pour les relations avec l'Amérique Latine », *Encuentro de Latinoamericanistas Españoles (12. 2006. Santander): Viejas y nuevas alianzas entre América Latina y España*, 2006, s.l., Espagne, s. ed., p. 792-803. halshs-00103840

MARCILHACY David, « Hispanismo y americanismo : convergencias y divergencias », in Antonio Niño (éd.), *Hispanismo. La cultura hispánica interpretada desde el exterior*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2024, p. 155-188.

MAURICE Jacques, « Journées d'études de la S.H.F. 25-26 mars 1994. Atelier n° 5 : l'enseignement de la civilisation : outils pédagogiques et documents », *Les Langues Néo-Latines*, n° 314, 2000, p. 105-109.

MÉGEVAND Sylvie, « Enseigner l'Amérique latine aujourd'hui », *Caravelle*, Toulouse, n° 100, 2013, p. 63-77.

OROBON Marie-Angèle, « La civilisation dans les études hispaniques. La construction d'un champ (1900-1969) », *Iberic@l*, 2019, 15, p. 121-131. hal-03782170

C. HEYMANN, « Des lettres, des couleurs et des sociétés humaine... »

REGAN Jaime, *Hacia la Tierra sin mal. Estudio de la religión del Pueblo en la Amazonía*, Iquitos, CETA, CAAAP, IIAP, 1993 [1a ed. 1983].

SAN ROMÁN Jesús, *Perfiles de la Amazonía peruana*, Iquitos, CETA, CAAAP, IIAP, 1975.

S.H.F., « L'enseignement de la civilisation », i*Société des Hispanistes Français de l'Enseignement Supérieur, Réflexions sur la formation des maîtres*, Journées d'Études, Paris, 18-19 mars 1988 (I), s. I, S.H.F., 1989, p. 57-65.

S.H.F. et Carmen Vásquez (éd.), *La civilisation en questions. Actes des journées d'études de la Société des Hispanistes français*, Paris, Centre d'Études Hispaniques d'Amiens, Indigo, 2003.

URRUTIA Louis, « Oui, il faut rebâtir l'école », *Les Langues Néo-Latines*, n° 185, été 1968, p. 5-6.